

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1er AVRIL 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—A ma sœur : Fantaisie allégorique, par Denis R. Thibaut.—A mes montagnes, par Buiet.—Poésie : Paques, par J. B. Chastrian.—Les gais : Légende alsacienne, par Jean Rival.—Nos gravures.—Carnet de "Monde Illustré," par Jules Saint-E.—M. Jules Ferry, par Jules S.-E.—Chronique, par Paul Calmet.—Un pari, par George d'Espéy.—Croquis d'universitaires, par Fauvette.—Notes et faits : Quel est l'âge le plus charmant de la femme ; Mrs (avec gravure).—Choses et au res.—Feuilletons : Les mangeurs de feu, par Louis Jaccoliot ; La balle ténébreuse, par Jules Mary.—Problèmes d'échecs et de dames ; Enigme.

GRAVURES.—La semaine sainte : Le Christ.—Beaux-Arts : Le rêve de saïre Cécile.—Rassemblement... Al-leluia !—Portrait de M. Jules Ferry.—Gravures des feuilletons

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

NOUVEAU FEUILLETON

Notre feuilleton "La Belle Ténébreuse" touchant à sa fin, nous en commencerons bientôt un autre dont le récit charmeur et la brillante intrigue ne manqueront pas de fasciner les lecteurs.

NOS PRIMES

LE CENT-SIXIÈME TIRAGE

Le cent-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 1er AVRIL, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister entrée libre.

ENTRE-NOUS



Il y a quelques jours, les journaux signalèrent l'arrivée, aux frontières d'Ontario, d'un Canadien qui venait des bords du lac Mackenzie, et de faire un long voyage, dont cinq cents milles en pleine solitude avant de rencontrer la première habitation de blancs.

Il avait sa femme avec lui ; et pourtant le trajet se fit en silence, sans l'échange de deux mots, car cette femme était morte et gelée sur le traîneau, depuis le départ pour cette funèbre odyssee.

Si étrange que puisse paraître cet événement, il n'en est pas moins strictement vrai.

Le voyageur est un des trappeurs qui vivent au

loin et qui ne reviennent aux établissements qu'à certaines époques, pour renouveler leur provision de poudre et de plomb, et pour vendre le produit de leurs chasses.

Un jour, on les voit reparaître au village natal, et, quand une jeune fille, séduite par le goût des aventures et la bonne mine du chasseur, (oh ! cela est rare), ne recule pas devant les hazards de la vie solitaire dans les plaines blanches du nord, il la prend pour femme, et tous deux s'enfoncent dans l'inconnu, là-bas, bien loin, plus loin encore...

Et puis, les jours succèdent aux jours, les enfants viennent, les années se passent, et quand on pense au vieux clocher, on se prend parfois à regretter de ne pouvoir reposer un jour à son ombre, comme les aïeux qui dorment depuis longtemps près des champs qui les ont vus naître.

* * C'est pour obéir à la dernière volonté de sa compagne mourante que ce chasseur vient d'accomplir un si grand voyage.

En voyant arriver la mort, la pauvre femme a dû revoir en même temps ses jeunes années écoulées, ses parents, les amis de son enfance, la vieille église, la demeure connue, le cimetière du village et c'est alors qu'elle a demandé à son mari cette grâce suprême, de transporter sa dépouille mortelle aux lieux où ils s'étaient aimés et juré fidélité...

Il promit... et ce dût être un triste retour que celui qu'il fit en repassant dans les mêmes bois, les mêmes montagnes qu'ils avaient traversés plusieurs années auparavant avec la même femme aimée, joyeuse et gaie alors, aujourd'hui froide et sans regards.

Ce durent être des nuits bien tristes que celles qu'il passa dans la neige, près de ce cadavre, et ne ressemblant guère aux soirées d'autrefois avec la jeune épouse !

Mais il avait promis, et aujourd'hui la morte repose au village selon son dernier désir.

* * Cet épisode de la vie primitive, d'un genre que nous ne connaissons que par à peu près, par oui-dire, ne nous fait-il pas penser aux souffrances des premiers colons, mais surtout des premières femmes assez hardies pour s'aventurer dans les horizons sans bornes du Nord-Ouest ? Et justement un petit livre de M. l'abbé Dugas, qui me tombe sous la main, nous donne des renseignements sur Mme Lajimonière, la première Canadienne du Nord-Ouest, morte il y a quelques années, presque centenaire.

Le Nord-Ouest, cela vous paraît tout près aujourd'hui, puisqu'on y va en char-dortoir en quatre jours, au commencement de ce siècle, il fallait plusieurs mois pour se rendre aux *pays d'en haut*, en canot et à pied.

C'est en 1806, quelques mois après son mariage, que Mme Lajimonière (de Maskinongé) se décida à partir, puisque son mari le voulait, pour la région inconnue où elle devait passer plus de soixante dix ans de sa vie.

"Si, à ce moment là, dit M. l'abbé Dugas, le tableau de l'avenir se fût déroulé devant elle pour lui laisser voir avec ses ennuis, ses misères et ses souffrances, les soixantes-dix années qu'elle aurait à passer dans les pays sauvages qui, désormais, allaient devenir sa patrie, il est bien probable que son courage aurait failli et qu'elle aurait renoncé au dessein de suivre son mari sur cette terre lointaine ; mais, heureusement que pour Mme Lajimonière comme pour les autres, le drame de la vie ne s'est montré que jour par jour, et au moment de se séparer de sa famille, de ses amis, et de tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, elle a pu encore bercer son imagination de douces espérances. C'est ainsi que se passe la vie, semée de peines et de soucis, dont quelquefois le poids nous accable ; notre existence deviendrait un fardeau doublement pesant si nous connaissions d'avance toutes les épreuves que l'avenir nous réserve ; mais le désert que nous traversons est rempli de mirages, et nous marchons toujours encouragés par la vue d'une oasis où nous espérons trouver le repos."

Oui, ces réflexions sont parfaitement justes, mais

surtout quand elles se rapportent à l'avenir et à la vie réservés à une jeune femme qui part ainsi, sans espoir de retour.

L'histoire de madame Lajimonière est entre les mains de tout le monde, et pas n'est besoin de la redire, mais il est un point qui frappe le lecteur dans la vie de cette femme : c'est l'émotion qu'elle éprouve à son tour au départ de ses enfants qui se marient et vont s'établir ailleurs.

"C'est toujours un chagrin pour une mère de se séparer de ses enfants, dit encore l'abbé Dugas, mais quand cette mère vit à six cents lieues de tous parents et amis, et qu'elle n'a près d'elle que ses enfants pour la distraire de ses ennuis, on comprend que le sacrifice d'une séparation devient doublement cruel."

Il semble que cette courageuse Canadienne ait toujours eu pour destinée de souffrir de l'isolement. Jeune fille, elle quitte son pays et ses parents, femme, elle perd son mari en 1850, et ce n'est qu'alors qu'elle peut enfin goûter un peu de repos près de son fils aîné, qu'elle va rejoindre et chez qui elle finit ses jours.

* * Cette histoire de la première Canadienne-française établie au Nord-Ouest, m'a fait penser, —vous savez comment s'enchainent les idées,— à plusieurs questions dont je ne connais pas la solution :

—Quelle est la première Française venue au Nouveau-Monde ?

—Quel est le premier enfant français né en Amérique ?

—Quel est le premier enfant blanc né sur notre continent ?

Le nom du premier enfant d'origine anglaise venu au monde en Amérique est connu, comme vous le savez sans doute, c'est *Virginia Dare*.

Virginia Dare est née à Roanoke, Virginie, en août 1587.

Elle était petite-fille de John White, gouverneur de la colonie envoyée par sir Walter Raleigh pour fonder un état agricole.

La fille de White était mariée avec W. Dare, un de ses compagnons, et c'est le 26 avril 1587, que ce dernier partit de Plymouth avec sa femme.

La petite Virginie vint au monde un mois après l'arrivée de l'expédition.

* * Rameau dit que madame de Poutrincourt est la première femme européenne qui soit passée dans l'Amérique, en 1611, mais il est évident qu'il fait erreur, comme le prouve la naissance de la jeune Anglaise susdite.

Et d'ailleurs, Louis Hébert, qui ne vint s'établir à Québec qu'en 1617, n'avait-il pas habité l'Acadie dès 1604, et j'ignore si sa femme ne l'accompagnait pas. On sait que sa fille, Guillemette, est née en 1606 ; mais où ?

Quant au premier enfant français né en Amérique, je n'ai aucune donnée, et si un des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ pouvait éclaircir ce point, on en serait très heureux.

* * Quel est le premier enfant blanc né sur notre continent ?

Ce doit être un Danois, rejetons de ces hardis navigateurs qui établirent une colonie éphémère sur les côtes du Nouveau-Monde, mais je ne crois pas que l'histoire ait gardé son nom.

Nous savons bien qu'en 1006, Gudrid, femme de Thorstein, est venue en Amérique et qu'elle y donna naissance à un fils, dont le grand sculpteur danois, Thorwaldson, est descendant, mais est-ce le premier-né sur la terre américaine ? C'est peu probable.

Ces questions intéressantes seront peut-être résolues au congrès des savants, qui aura lieu à Chicago, et où l'on s'occupera d'une manière spéciale de tous les points de l'histoire de l'Amérique.

* * On nous parle souvent de la misère endurée par nombre de nos compatriotes aux États-Unis, mais il paraît qu'en cela comme en toutes choses, certaines exceptions semblent vouloir ré-